

# Billet

## L'inondation

Le vingt-neuf et le trente août il a plu sur Agadez de façon inhabituelle ; une petite pluie fine pendant plusieurs heures. Deux nuits de suite nous avons vu des éclairs au loin, vers le nord-est. Une fois, ils ont duré toute la nuit. D'habitude les pluies sont violentes et brèves, avec des vents très forts. Rien de cela en cette fin de saison des pluies. Le trente et un août nous a laissé nous sécher et le premier septembre la pluie est revenue, longue, très longue. Au soir quelques cours étaient inondées, des toits avaient un peu souffert, mais rien de trop grave. La nuit suivante, vers trois heures trente, des coups frappés à la porte de la cour nous éveillent tous ; on nous averti que l'eau envahit la ville. Nous habitons en périphérie, le quartier de Toudou. Alher va s'enquérir et revient bientôt en disant qu'il faut réunir l'argent et la nourriture pour le cas où nous devons évacuer les lieux. Il repart rejoindre d'autres hommes pour organiser les opérations utiles. Au lever du jour, on voit l'eau envahir petit à petit le quartier, monter doucement mais inexorablement. Si l'eau vient dans la cour et monte, la maison en banco risque de s'écrouler. Je sors tout ce qui peut l'être dans la cour. La maison est située en contrebas, au sud d'une route goudronnée qui sépare le quartier de Toudou en deux, l'autre côté étant aussi en contrebas. C'est du côté nord que l'eau monte. La route se transforme bientôt en îlot protecteur et les gens y apportent tout ce qu'ils peuvent porter sur leur tête et à bout de bras : matelas, vêtements, affaires de cuisine, chaises, etc. Ils brassent l'eau jusqu'aux genoux d'abord, et vers midi, au plus fort de l'inondation, jusqu'à la taille ou la poitrine, selon les endroits. Un peu plus loin sur la route, en direction de la ville, l'eau côté nord s'écoule avec force sous un pont et descend vers le sud, menaçant les maisons sur son passage et se glissant dans les ruelles perpendiculaires. Côté nord l'eau stagnante monte car elle ne trouve pas d'issue. Les hommes travaillent sans relâche pour creuser deux tranchées de ce côté et permettre à l'eau de rejoindre l'oued Telwa et faire des barrages au sud pour empêcher l'eau d'envahir toutes les ruelles. Depuis cinq heures du matin jusqu'au début de l'après-midi nous entendons un sinistre bruit ; ce sont des murs de maisons qui s'effondrent dans l'eau. Presque toutes sont en banco, matériau d'argile et de sable mis en briques et séché, donc peu résistant à l'eau. Mais celles en ciment, si elles sont trop exposées, ne résistent pas non plus. Vers midi, c'est l'hôtel de la Tende, au début du quartier, qui est emporté, bloquant l'eau qui jaillit d'un autre côté, faisant s'écrouler la route. C'est de cette façon que l'eau se met à diminuer sur le côté nord de Toudou et que s'aggrave la situation côté sud.

Les nouvelles de la ville nous arrivent progressivement. C'est une digue, construite pour protéger la ville des eaux qui viennent du massif montagneux, qui a sauté. On dit qu'elle n'a pas suffisamment été entretenue. Les habitants des autres quartiers inondés, en première ligne, ont subi des torrents violents. La plupart se sont enfuis emportant leurs enfants et laissant tout derrière eux. Des habitations, des boutiques, des bouts de routes, des gens aussi se sont évanouis dans l'eau. Cette eau qui, aux autres moments, manque si cruellement. Chaque année des animaux meurent parce que l'eau devient insuffisante ou arrive trop tard. C'est aussi le cas cette saison. « Aman iman », l'eau c'est la vie dit le proverbe touareg, que cette année vient démentir. Ce n'est pas la première fois cependant. Les gens se souviennent. En 1974 et vers 1980 il est arrivé la même chose. Toutefois les conséquences n'ont pas été aussi désastreuses. La ville pousse comme un

champignon, l'exode rural jouant à plein. Elle comptait environ 20'000 habitants en 1977 contre 106'000 aujourd'hui. Les eaux ont été détournées mais retrouvent leur ancien lit en cas de trop forte crue. Des terrains ont été vendus sur ces zones. Les constructions qui y ont été faites sont très exposées en même temps qu'elles bouchent le passage de l'eau et la font déborder et se frayer une ouverture en d'autres endroits, multipliant les dégâts.

Le lendemain, au réveil, une pénible tâche nous attend ; celle de considérer l'ampleur des dommages une fois les eaux retirées. On croirait une ville bombardée. Certains quartiers sont si touchés qu'on ne les reconnaît plus. Parmi les décombres et la boue, quelques pans de mur se dressent encore, un bout de sommier, les pieds d'une chaise dépassent et, ironie, ça et là une porte avec son armature en béton se tient debout toute seule. C'est une pitié de voir les gens chercher leurs affaires dans des amas de boues argileuses. Tous tentent de se montrer courageux, mais l'angoisse est perceptible. Ils travaillent sans relâche pour récupérer, trier, laver. Et la fatigue s'ajoute à la lourdeur des cœurs. A Toudou, notre richesse est d'avoir de l'espace. Ainsi les gens ont la place pour s'installer à côté de leur maison en ruine. La plupart sont Touareg et ont conservé la tente, l'habitat traditionnel des nomades, qui leur permet d'avoir un abri, car les piquets en bois des tentes, bien fichés dans le sol, ont tout à fait résisté à l'inondation. En ville l'espace manque, les gens doivent quitter les lieux. Ils se réfugient dans des écoles, sur des terrains de sport. En brousse on nous dit que l'eau a ravagé toute la région entre Dabbagah et Agadez, n'épargnant ni les populations ni les jardins de culture maraîchère. On parle de 80'000 sinistrés et de 9 morts.

Mais la force de la vie est plus puissante que celle de l'eau et elle reprend ses droits les jours qui suivent. Les enfants sont heureux de jouer dans l'eau, de se baigner. Par endroit l'herbe se met à pousser. Notre jardin de culture maraîchère n'a jamais été si beau, si vert. Et l'oie, arrivée chez nous la veille de l'inondation, doit se dire qu'elle a trouvé des nouveaux maîtres merveilleux qui lui donnent tant d'eau ; sa petite piscine (200 mm) s'est remplie toute seule en une fois lors de la dernière pluie ! En souvenir de ces jours, et parce que ses plumes blanches et aux différentes nuances du gris s'y prêtent, nous l'appellerons « Guizaguizai » ; nuages, en langue haoussa.

Agadez, le 9 septembre 2009  
Sylvine